

# Prix Moselly 2010

## Marthe

Par Geneviève FRANÇOIS

Bien en évidence dans le vestibule, face à la porte d'entrée, le portrait du général Guichat attirait d'emblée le regard. À peine installée dans l'appartement qu'elle occupait à Nancy depuis son mariage, Marthe avait fait accrocher en bonne place le portrait de ce père pour qui elle avait une véritable adoration. C'était un portrait d'une facture un peu maladroite, où le général, déjà âgé, figurait de trois quarts, debout en grand uniforme, la main droite posée sur une sorte de colonne grecque, dans une attitude un peu raide. Mais ce qui frappait surtout, c'était cette ressemblance étrange qu'il avait avec sa fille et qui s'imposait dès que Marthe s'avavançait pour accueillir ses hôtes : le même front très large, le même regard bleu foncé, le même nez busqué et mince qui leur faisait un profil d'aigle.

Lorsqu'elle avait épousé Jean Simmonet au printemps 1920, Marthe venait de perdre son père et s'était laissée entraîner, avec une curiosité un peu amusée, dans cette union qui offrait un dérivatif à sa peine. C'était un curieux ménage, deux êtres que tout séparait, mais qui vivaient pourtant côte à côte en bonne intelligence, jamais une dispute, pas un mot aigre, chacun considérant l'étrangeté de l'autre avec un étonnement résigné et indulgent.

Jean Simmonet occupait, à la faculté de Sciences, la chaire d'entomologie. Discret, courtois, peu disert sauf pour évoquer ses travaux, il n'était véritablement heureux que dans le silence de son laboratoire. « Jean ne pense qu'à ses bes-

tioles » disait Marthe en riant. Dans les couloirs de l'Université, on remarquait de loin sa haute silhouette un peu voûtée, son crâne où s'ébouriffait drôlement un plumeau de cheveux fins, sa petite tête dont le regard doux et myope disparaissait derrière de grosses lunettes rondes. À la suite d'un épisode depuis longtemps oublié de tous, ses étudiants le surnommaient affectueusement « Milou ».

Les Simmonet occupaient, en vieille ville, un appartement biscornu aux pièces immenses. La disposition des lieux, peu soucieuse de fonctionnalité, faisait la part belle aux pièces de réception dont les hautes fenêtres ouvraient sur un jardin. Les soirs d'été s'alanguissaient dans des senteurs envoûtantes, bercés par le gargouillis léger d'une fontaine et le bruissement des feuillages qui s'évanouissaient lentement dans la nuit.

C'était le cadre parfait dans lequel Marthe pouvait donner toute sa mesure. Car la grande affaire de Marthe était de recevoir.



*De son passé d'enfant unique et choyée, Marthe avait conservé le besoin d'être entourée, admirée, cajolée. Aussi se plaisait-elle plus que tout à organiser chez elle soupers et réceptions, soirées mondaines ou après-midi sans façons dont elle dressait toujours, avec le plus grand soin, la liste des convives. Maîtresse de maison accomplie, elle excellait à accueillir ses invités, les présenter entre eux, relancer adroitement les conversations languissantes ou étouffer d'un sourire les sujets qui fâchent, veillant à ce que chacun ne manquât de rien, mettant à l'aise les timides et freinant adroitement les convives trop brillants ou les femmes trop séduisantes qui auraient pu, ne fût-ce qu'un instant, lui ravir le premier rôle.*

*Elle était elle-même plus gracieuse que véritablement jolie et menait contre l'embonpoint un combat incessant où les défaites étaient, de son propre aveu, plus nombreuses que les victoires, mais elle était drôle, vive, coquette, charmeuse, et savait fasciner ses hôtes sur lesquels elle régnait sans partage. Son salon était une scène de théâtre dont elle était la diva incontestée. Aucun de ses gestes, aucune de ses paroles n'étaient laissés au hasard, et ne devait rester sans effet. Elle captivait son auditoire par des récits qu'elle accompagnait de gestes gracieux, mettant adroitement en évidence sa bague de saphir dont l'eau avait la nuance exacte de ses yeux, tandis que l'autre main remettait délicatement en place une mèche échappée de son chignon très artistement défait.*

*Archétype parfait de la jeune femme bourgeoise d'avant-guerre, elle savait pourtant parfois, dans ses propos ou ses actes, se montrer simple, libre des conventions sociales et des préjugés de son temps, avec de vrais élans de bonté qui faisaient d'elle une personnalité tout à fait hors norme. N'avait-elle pas, un soir de Noël, invité à sa table un pauvre hère pas très propre qui traînait sa solitude à la messe de minuit, au grand dam des autres convives qui s'étaient efforcés de faire bonne figure mais n'en pensaient pas moins ?*

*Telle était Marthe : exubérante, comédienne, tour à tour égocentrique et généreuse,*

*conventionnelle et frondeuse, frivole et sincère, agaçante parfois, mais au fond terriblement attachante.*

*Marthe aimait par-dessus tout raconter ses souvenirs de petite fille, l'enfance heureuse passée dans le petit village du Saintois, berceau de la famille depuis des générations. Elle évoquait la maison familiale, une longue bâtisse d'un étage, irrégulièrement percée de fenêtres entre lesquelles se faufilaient les branches d'un poirier planté en espalier. Comme il arrive souvent en Lorraine, seule la porte d'entrée avait fait l'objet d'une ornementation. Son large linteau de pierre, surmonté d'un fronton triangulaire, s'agrémentait dans sa partie centrale d'un curieux médaillon gravé de deux G majuscules accolés dos à dos comme deux frères siamois. Ce double G était le signe distinctif qui permettait à tout visiteur d'identifier à coup sûr la « maison Guichat ».*

*Devant son auditoire charmé, Marthe racontait pêle-mêle les après-midi d'été écrasés de chaleur, les courses folles au bord du Madon, les guêpes qui bruissaient autour des tartes aux quetsches, mais aussi la bassinoire qu'on glissait l'hiver entre les draps raidis par le froid, les édre-dons moelleux, le givre qui formait des dessins aux fenêtres...*

*Emportée par son élan, elle évoquait ses tout premiers souvenirs d'enfant, sa surprise lorsqu'apparaissait soudain à la porte la haute stature du père chéri au retour de manœuvres, ses cris de plaisir et de frayeur mêlés lorsqu'il la soulevait brusquement de terre et la faisait tourner en riant, et puis ces instants délicieux où, juchée sur ses genoux, elle inventoriait méticuleusement les merveilleux trésors de l'uniforme : la boucle lisse et froide du ceinturon, les boutons brillants et dorés, les galons de peluche douce, la tresse un peu rêche de la fourragère, et surtout les pampilles souples des épauettes, qu'elle s'amusait à faire glisser du bout de ses petits doigts ronds.*

*Le général Guichat avait débuté sa carrière en Extrême Orient. Il s'y était illustré lors d'une embuscade où il avait fait preuve d'un courage assez remarquable, donnant avec clarté les ordres qui s'imposaient, galvanisant ses troupes, redonnant confiance, n'hésitant pas à se mettre lui-même en danger pour préserver la vie de ses hommes ; son sang froid avait évité le pire. Cet acte de bravoure lui avait durablement forgé une réputation flatteuse dans les états-majors, mais il était à vrai dire le seul fait marquant d'un parcours globalement terne et sans relief.*

*Au cours des années qu'il avait passées en Asie, Guichat avait tenu méthodiquement un journal de bord, couvrant d'une écriture fine et régulière une dizaine de carnets que sa fille avait pieusement conservés. C'étaient des écrits sans intérêt majeur, des narrations minutieuses et des descriptions maladroitement qu'entrecoupaient quelques considérations géopolitiques sans grande originalité, lesquelles avaient cependant persuadé Marthe de la valeur historique des carnets. Elle avait passé des mois entiers à les retranscrire en vue d'une publication ultérieure et se plaisait à en livrer de larges extraits à ses amis réunis pour le thé.*

*Car l'heure du thé était curieusement la plus propice à l'évocation du général Guichat, lequel avait fait réaliser lui-même à Hanoï le délicat service de porcelaine, douze tasses dont Marthe, d'un ongle à l'ovale parfait, soulignait la finesse et l'originalité du décor : en effet le père de Marthe, dans un accès soudain de nostalgie, y avait fait figurer le double G de la maison familiale qui se lovait dans une gracieuse guirlande de feuillages et de fleurs exotiques. C'était une fantaisie que seul un œil averti pouvait percevoir, une intrusion espiègle et tout à fait inattendue de la campagne lorraine en plein univers oriental.*

*La guerre devait mettre fin brutalement à ces années de calme insouciance. La vie qui s'écoulait sans heurts, dans une douce torpeur provinciale, s'effondra soudain comme un château de cartes. Aux joyeuses réunions entre amis*

*succédèrent la faim, la peur, l'humiliation. Dans Nancy occupée, les passants glissaient en ombres grises et silencieuses, tandis qu'au fronton de l'hôtel de ville flottait un immense drapeau frappé de la croix gammée.*

*Bientôt la vie devint intenable. À l'Université les cours avaient été interrompus. Les Simmonet décidèrent de quitter Nancy pour aller rejoindre le village familial du Saintois.*

*Jean organisa le départ, faisant preuve d'un sens pratique tout à fait inattendu chez cet homme d'étude. Il prit les choses en main, descendant les malles du grenier, couvrant les meubles de housses, chargeant la voiture. Tandis qu'il s'affairait, Marthe préparait minutieusement ses effets personnels, en principe secondée par Angèle, la femme de chambre, qui, totalement inutile, ne faisait que tourner sur elle-même en geignant : « Ah, médème, médème ! ».*



*Lorsque tout fut prêt, on décida de partir tôt le lendemain car il fallait au passage déposer Angèle chez ses parents, cultivateurs dans la Meuse.*

*Marthe venait à peine de se coucher, lorsque, se ravisant soudain, elle se releva, enfila ses mules mordorées, et vêtue de son peignoir de soie entreprit d'emballer avec le plus grand soin chacune des pièces du service à thé paternel qu'elle cala soigneusement dans une boîte en bois. Oui, décidément, il fallait absolument l'emporter.*

Quelques années plus tard, Marthe raconterait à ses amis retrouvés, avec des accents d'épopée, cet incroyable voyage, la malle qui s'était décrochée du toit de la voiture dans les faubourgs de Nancy, répandant son contenu sur la chaussée heureusement peu fréquentée, puis la poule écrasée par inadvertance dans un village, la fermière rouge de colère et vociférante qui avait exigé un dédommagement exorbitant, les heures d'attente à un barrage, la peur au ventre tandis que les Allemands contrôlaient et recontrôlaient les papiers, tournant avec de grands bruits de bottes autour de la voiture que le soleil transformait en fournaise, et pour finir les deux pneus éclatés à l'entrée de Vézelize...



Inutile de songer à une réparation immédiate, le garagiste s'étant absenté pour la journée. Il avait donc fallu demander l'hospitalité à « l'hôtel des Arcades », un établissement au confort plus que sommaire. Brave homme, l'aubergiste, un géant rougeaud qu'escortait son fils, un gamin morveux et sournois, avait descendu les malles du toit de la voiture pour les mettre à l'abri durant la nuit.

Après avoir avalé une soupe claire et un morceau de pain, les Simmonet s'étaient effondrés dans un sommeil sans rêve.

Mais, pendant la nuit, profitant de l'obscurité, des individus sans scrupule s'étaient introduits dans la remise, forçant la serrure des malles et pillant l'essentiel de leur contenu. Lorsqu'au

matin, Marthe, constatant le vol, avait soudain réalisé la disparition de son service à thé, elle s'était affaissée à genoux sans rien dire, laissant de grosses larmes rouler lentement sur ses joues.

Après la guerre, Marthe reprit son rythme de réceptions, mais rien ne fut jamais tout à fait comme avant. D'ailleurs l'état de santé de Jean s'était rapidement dégradé, l'obligeant à rester alité de plus en plus souvent, loin de ses cours et de ses recherches, ce qui l'avait rendu très malheureux mais n'avait pu entamer sa douceur. Marthe, désormais éloignée de toute vie mondaine, s'était occupée de lui jour et nuit jusqu'à la fin, avec l'aide d'une garde malade, madame Lepois, une veuve dont le mari avait disparu dans un bombardement. C'était une femme discrète, serviable, avec qui Marthe, que les épreuves avaient assagié, noua peu à peu des liens d'amitié sincère. Après la mort de Jean, les deux femmes continuèrent à se voir, se retrouvant pour bavarder au salon de thé du « Merle blanc » l'hiver ou à la roseraie de la Pépinière dès que le temps s'adoucissait. Mais elles aimaient par-dessus tout le parc Sainte-Marie, plus mystérieux, plus sauvage, plus familial aussi, avec les enfants qui jouaient, se poursuivaient en riant.

Un jour de juin où elles s'étaient attardées, oubliées du temps au milieu des senteurs exquis, elles furent surprises par un orage soudain, qui les fit s'enfuir en courant. Madame Lepois n'habitait pas loin. Elles y arrivèrent trempées, les



*joues roses, riant aux éclats comme des collégiennes, le souffle coupé par la course sous la pluie.*

*Après avoir séché ses cheveux, Marthe se laissa tomber dans un fauteuil, s'esclaffant encore, tandis que madame Lepois s'affairait à la cuisine, dont elle revint portant un grand plateau fumant.*

*Le visage de Marthe se figea soudain, son rire s'arrêta net : sur le plateau, elle venait de reconnaître son service à thé avec le double G des Guichat qui semblait la narguer, tapi dans la couronne de fleurs. Pendant quelques secondes qui lui parurent un siècle, elle resta pétrifiée et comme hypnotisée par les tasses de porcelaine dont elle ne pouvait détacher son regard et sur lesquelles il lui semblait voir les deux G enlacés danser au milieu des feuillages. D'une voix étranglée par l'émotion, cherchant à dominer son trouble, elle balbutia « Vous avez un bien joli service à thé ! ». « Me croirez-vous », lui répondit son amie, « je l'ai acheté pour trois fois rien après la guerre à un*



*jeune homme qui vendait toutes sortes de choses sur le trottoir ». D'une main dont elle s'efforçait de maîtriser le tremblement, Marthe porta la tasse à ses lèvres, réussit à faire glisser une gorgée de thé dans sa gorge nouée, puis parvint à sourire.*

*Comme son père le général, elle était capable du plus grand sang-froid devant l'adversité.*

Geneviève FRANÇOIS, lauréate du Prix Moselly 2010 pour cette nouvelle "Marthe" est une Tuloise bien connue dans les milieux culturels de la cité leuquoise même si elle n'y est arrivée qu'en 1993.

Après une formation d'architecte urbaniste reçue à Nancy, elle exerce, de 1979 à 1993, dans le Gers.

Elle travaille aujourd'hui au sein de l'ESAT d'Allamps, établissement qui accueille des personnes handicapées adultes.

Elle est très impliquée dans le milieu associatif local : trésorière de l'association "Mosaïque" qui aide des enfants et des familles sur les quartiers de la Ville Haute, membre du conseil d'administration de "L'Arche Tuloise" en faveur de l'accueil des familles de détenus et de la MJC de Toul.

Passionnée de musique, violoncelliste du quatuor Arcangelo, elle est membre de la chorale "A Coeur Joie".

